

## PROLOGUE

*Bucarest, 2004*

C'est un piano ancien. Muet, abandonné. Orphelin.

Seul dans la pièce vide d'un grand appartement, il paraît attendre vainement un interprète qui ne viendra plus.

C'est un véritable piano de concert, mais qui ne ressemble pas à ceux, laqués noirs, que l'on voit sur les scènes modernes. Un instrument magnifique, sculpté, avec son bois de palissandre aux reflets dorés, veiné, et ses moulures. Un piano à queue, majestueux, qui semble privé de son droit d'expression.

S'il pouvait retrouver sa voix, peut-être chanterait-il la douleur du deuil.

Il y a un an, des doigts très âgés, nouveaux, hésitant parfois à se poser sur l'ivoire jauni des touches, s'y promenaient encore.

Des doigts désormais raides, eux qui m'avaient autrefois enseigné la souplesse.

*Le piano perdu*

Aujourd'hui, je sais que ce sont des brindilles tordues, immobiles dans une tombe. Le sort final des mains humaines, même les plus créatives. Et des larmes me viennent aux yeux.

J'ai toujours imaginé que mon professeur était vieux. Et pourtant, si je calcule, quand je l'ai connu à l'âge de six ans, il n'en avait guère plus de quarante. Bien des années ont passé.

Et je suis là, seule, devant son piano perdu.

## PREMIÈRE PARTIE

# 1

Près de l'instrument, il y a une valise boursouflée dont la serrure semble prête à craquer, et à laisser s'échapper le trop-plein de son chargement. Mais pour l'instant, immobile, gonflée mais fermée, elle m'attend. Comme le piano, elle aussi m'est destinée. Remplie de toutes les partitions nécessaires pour de nouveau le faire chanter. Mais en serai-je capable ?

Par l'intermédiaire d'un transporteur, je ferai parvenir l'ensemble en France, dans quelques jours. J'offrirai le piano, peut-être à un conservatoire, ou ailleurs, à condition qu'on en veuille bien, et que j'aie le droit de venir jouer moi-même, de temps en temps... Je n'ai pas la place de le loger chez moi.

Et je reprendrai peut-être des cours, modestement, avec un professeur habitué à des élèves beaucoup plus jeunes que moi... Et sans doute plus jeune lui-même.

La vie, parfois, danse à l'envers.

Pour l'instant, une étiquette est collée sur le couvercle de la valise. Mon nom y est copié à la main, d'une écriture qui m'est bien connue depuis l'enfance. Celle qui remplissait les pages du cahier où

mon professeur notait, à la fin de chaque cours, ce que je devais étudier pendant la semaine. Faites d'arabesques successives autour de toutes petites lettres bouclées, qui ressemblaient à des notes de musique. Cette valise, c'est aujourd'hui ce qu'il me laisse aussi en héritage, à moi qui, depuis des années, ne jouais presque plus de piano : elle conserve tout ce qu'il a joué, au cours de sa longue vie consacrée à faire vivre la musique des autres. Et aujourd'hui, c'est sa vie, c'est son âme d'interprète que contient cette valise.

Je ne suis pas devenue pianiste, bien qu'à un moment de ma vie, il l'eût souhaité, quand il retrouvait un peu l'énergie pédagogique qui avait été la sienne en Roumanie, son pays d'origine. Et à vrai dire, je ne sais trop ce que je vais faire de ce legs. Si ce n'est distribuer à d'autres, plus capables que moi de les faire revivre, ces partitions travaillées par lui, annotées, puis négligées, puis oubliées.

Trop difficiles pour moi. Mais j'espère trouver l'occasion, en les donnant, de raconter au moins l'histoire de cet instrument, et aussi celle de cet homme, que j'ai respecté et aimé un peu comme un père, dans mon enfance. Et que j'ai craint aussi, quand mes hésitations d'enfant lui faisaient prononcer l'ultime menace :

« Je ferme le cahier. »

## 2

À mes yeux d'enfant, cet homme vivait de musique et d'amour. En effet, dans son petit appartement de la rue de Flandre, à Paris, il y avait deux pianos droits. Pas très bons, ni l'un ni l'autre. Et plusieurs violons, car son épouse enseignait cet instrument.

Denise, dont j'aimais le sourire et la douceur, se montrait toujours accueillante pour les quelques élèves qui défilaient dans l'appartement, où une table n'aurait pas pu trouver de place entre les pianos et l'unique petit canapé où s'asseyaient parfois les mères, pendant le cours de leur enfant.

C'était d'ailleurs pour moi un mystère. Où mangeaient-ils ? j'imaginai qu'ils grignotaient debout, dans leur toute petite cuisine, entraperçue depuis l'étroit vestibule. Ou mieux, qu'ils ne mangeaient pas. Car pour moi, ils appartenaient à la catégorie des êtres surnaturels, nourris par leur art.

Comme son époux, Denise appelait les enfants « Mon chéri ». De toute évidence, il n'y en avait pas d'autres dans la maison. Les enfants qui fréquentaient ce lieu ne pouvaient être que de jeunes musiciens de passage.

Les deux pianos étaient des instruments de récupération, voués initialement à la casse. Avec leurs touches inégales, dont certaines avaient même perdu leur revêtement, c'étaient de simples objets de travail, en trop piètre état pour que mon professeur acceptât volontiers d'y jouer les œuvres qu'il aimait, comme s'il craignait d'y écorcher la musique. Il le faisait néanmoins, faute de mieux. Et il suffisait qu'il posât les doigts quelques instants sur ces touches usées, pour m'enchanter.

À ma mère, après le cours, dans l'étroit couloir qui menait à la porte, mon professeur parlait toujours de « son » piano, le véritable instrument qui était resté en Roumanie « derrière le rideau de fer. » Évidemment, je ne comprenais pas ce que cela voulait dire. Plus qu'un instrument, c'était devenu pour lui quelque chose comme un paradis perdu.

### 3

Denise, l'épouse de Nicolas, était une violoniste française, qu'il avait rencontrée à l'École normale de musique, lors des leçons occasionnelles que donnait parfois, avant la guerre, un grand violoniste roumain dont, à cette époque, il était l'accompagnateur attitré.

Mais pour elle, il avait, semblait-il, sacrifié sa carrière d'accompagnateur, renonçant à suivre « le maître », son idole, qui donnait des concerts autour du monde. Alors même qu'il avait été choisi parmi une pléthore de jeunes concurrents ! Un honneur incommensurable, auquel il avait un jour renoncé. Par amour.

Ce maître, cet artiste fascinant qui ne serait vraiment célèbre qu'après sa mort, organisait donc, au cours de ses voyages, des leçons magistrales pour les élèves des écoles de musique.

Mon futur professeur, encore jeune, l'avait fidèlement suivi dans tous ses déplacements.

Mais c'est à Paris qu'un jour, il avait choisi d'échapper à son destin d'accompagnateur, tout tracé. Pour épouser une jeune violoniste, une élève !



*Le piano perdu*

Un scandale aux yeux du maître qui le voulait disponible en toutes circonstances, et croyait avoir trouvé en lui l'accompagnateur idéal, plein de talent et d'adoration.

En le choisissant, ce maître estimait évidemment lui avoir fait un grand honneur. Et voilà que Denise, une simple élève, le lui enlevait ! Et privait ce jeune musicien de la carrière promise...

## 4

Cette séparation dut évidemment être un deuil pour Nicolas.

Mais la douleur du maître, y a-t-on jamais pensé ? Certes, Il voguait en pleine gloire, alors qu'importait le changement d'accompagnateur ? Tous les jeunes pianistes talentueux de l'époque ambitionnaient d'être choisis par lui, et formaient une sorte de cour autour de sa grandeur.

Il semblait donc inaccessible à la douleur humaine, surtout pour la perte d'un petit compagnon de route évidemment remplaçable, quand de multiples jeunes pianistes n'attendaient que la place toute chaude de Nicolas.

Le maître continua en effet sa course d'étoile montante, cachant son possible chagrin derrière les nuages qui planaient sur la terre. Et il y en avait beaucoup, à cette époque d'avant-guerre.

Le maître traduisit peut-être tout cela dans certaines de ses plus belles compositions, celles qui le rendirent le plus célèbre. Une douleur indicible autrement qu'en musique.

## *Le piano perdu*

Nicolas, séparé de lui, les découvrit néanmoins et les joua, ces compositions. Parfois, il eut même l'intuition du sens des douloureuses mélodies qui hantèrent la production du maître dans cette période.

Si le maître était un dieu, hors de la portée humaine, c'était un dieu malheureux, car délaissé par quelqu'un qui le comprenait pourtant si bien, et à qui il avait tout appris des exigences de l'accompagnement. Un dieu isolé dans les profondeurs lumineuses de son ciel musical...



## DEUXIÈME PARTIE

## 1

Sur terre, que se passait-il exactement ? La paix flottait entre deux guerres. Alors imaginons...

La nuit tombe. Un grand lycée de jeunes filles, à Paris, s'est vidé de toutes ses élèves. Il y règne une atmosphère lugubre, et une vague odeur de craie et de sueur.

Dans l'élégant salon de l'élégant appartement de fonction, au quatrième étage, l'épouse du directeur achève tranquillement un ouvrage de couture. Il est encore rare, dans ces années d'avant-guerre, que les épouses de tels fonctionnaires travaillent à l'extérieur, quand elles ont la charge de tenir leur rang, et de recevoir régulièrement les invités de leur mari. « Des huiles » comme dit celui-ci, très fier, depuis qu'il a été nommé proviseur de ce grand lycée parisien. Même s'il ne s'agit que d'un établissement périphérique. Pas l'un de ceux de la très convoitée montagne Sainte Geneviève.

Cette femme raisonnable et soumise a donc abandonné toute ambition de travailler. Pourtant, institutrice de maternelle, elle accomplissait sa tâche avec compétence, et sa bonté naturelle en faisait une

seconde mère pour tous les petits qu'on lui confiait le matin. Mais le jour où elle est devenue mère elle-même, et où la carrière de son mari « a décollé » comme il se plaisait à dire, à quoi bon continuer à gagner, au prix de soirées laborieuses, consacrées à des préparations minutieuses, cette paie minime qui ne faisait qu'augmenter la tranche de leurs impôts ?

Elle avait donc renoncé à ses « petits brailards » comme disait son mari pour la taquiner, ajoutant volontiers : « N'as-tu pas les tiens ? »

Les tiennes, aurait-il dû dire.

En effet, elle lui avait donné trois filles. Par malchance, aucun polytechnicien ne se profilait à l'horizon pour l'instant. Ni en famille, ni dans son lycée de filles...

C'étaient donc aussi des filles qui animaient l'appartement, le soir, quand il avait envie de calme. Certes mignonnes, mais dont il prévoyait dès l'enfance qu'elles n'iraient « pas bien loin » dans les études, en tout cas pas au-delà du prestigieux baccalauréat.

À cette époque, dans les années trente, ce n'était pas mal pour des filles. L'aînée, sans doute, serait institutrice comme sa mère, à qui elle ressemblait en tous points. La seconde était un « garçon manqué », qu'on marierait de bonne heure pour l'assagir. En attendant, le père avait trouvé un bon moyen de punir ses excentricités : au lieu de la gifler, comme il en avait parfois envie, il l'entraînait par le bras, la nuit tombée, dans les couloirs déserts du lycée. Et il menaçait de l'y laisser seule, dans une quasi-obscurité, devant l'enfilade menaçante des portes closes. Quels

fantômes hantaient, la nuit, le désert de ces salles de classe ? La fillette craignait cette punition.

Quant à la troisième... Celle-ci, douce et gentille, se prénomme Denise. Et elle avait hérité d'on ne savait quel ancêtre un don réel pour la musique. Mais les grincements de son violon fatiguaient son père, quand il rentrait harassé d'une journée de réunions pédagogiques, d'entretiens déplaisants et de papiers à signer. Alors elle aussi, on l'emmenait dans les couloirs du lycée, on lui ouvrait la porte d'une classe déserte, auparavant obscure, et on l'y laissait seule, sous la lumière du tube fluorescent dont l'installation récente, au-dessus du tableau, faisait la fierté du père.

Ce n'était certes pas pour la punir, mais pour qu'elle travaille son violon sans déranger personne.

Denise... la plus douée intellectuellement, sans doute. Musicienne ? Quel dommage ! Elle ne gagnerait pas bien sa vie... Quel serait son destin, alors qu'elle se rêvait innocemment au sein d'un grand orchestre, ou même soliste, devant une salle au silence ému... Son père soupirait. Denise, petite fille enjouée dont il calmait ironiquement les illusions... « Fais plutôt des études » lui conseillait cet homme savant, avec fermeté. Mais Denise tenait à travailler chaque jour son violon, malgré la froideur du lieu où on la reléguait pour cela.

« Au moins, disait le père avec résignation, on sait toujours où elle est. On l'entend grincer... Mais de loin ! »

Denise ne répondait pas aux sarcasmes. Elle pensait même que son père la taquinait gentiment, pudiquement. Pour ne pas lui dire qu'il admirait ses



*Le piano perdu*

progrès... Car elle en faisait, des progrès ! Et son professeur encourageait sa persévérance et ses rêves. Alors elle jouait seule, debout sur son estrade, le dos au tableau noir, devant une classe vide, restée par économie dans la semi-obscurité. Elle imaginait, au lieu de ces tables tachées d'encre, un public attentif, assis sur des chaises de velours bien alignées. Puis elle fermait les yeux et étirait de toute sa dextérité les plus doux legatos.

## 2

Quand Denise eut atteint l'âge de seize ans, son professeur de violon l'engagea à tenter l'admission dans une école supérieure de musique. Elle espérait alors entrer en troisième cycle, celui qui permettait d'obtenir un jour un diplôme de concert. Alors elle redoubla d'ardeur pour préparer son admission. Peu à peu, son père s'était habitué à dire : « Elle a peut-être de l'avenir dans la musique, après tout. »

Et il ajoutait, avec un brin de supériorité : « Je ne sais pas de qui elle tient cela. Il faut croire que des dons inconnus circulent dans la famille ! »

Les commissures de ses lèvres s'abaissaient, et il retenait au fond de sa gorge la remarque qui découlait de cette constatation, et qui contenait son intime déception de scientifique : « Ce don-là... À défaut d'un autre ! »

De toute évidence, Denise jouait de mieux en mieux. « On dirait un disque... » disait gentiment sa mère, qui ne savait pas distinguer la qualité réelle des interprètes.

Et son père concluait : « L'essentiel, c'est qu'elle ait son bac. »

Le bac, le projet final d'un proviseur de lycée, Denise l'obtint facilement. Et du premier coup, contrairement aux enfants de bien des collègues de son père. Le niveau était élevé, à cette époque-là, et les filles qui avaient obtenu le bac redoraient en quelque sorte le blason d'une famille dépourvue de fils.

Mais voilà, quoi faire après ? De la musique, encore de la musique ? !

Le père de Denise fulminait. Il lui payait des cours depuis son enfance. Maintenant, il fallait passer aux choses sérieuses. Mais Denise tint bon. La réputation de l'école choisie avait un peu séduit le père. Et Denise continuait inébranlablement à travailler son violon, à présent sous la férule d'un professeur de renom.

C'était concert tous les soirs, dans les classes vides du grand lycée. Parfois, des invités venaient tendre l'oreille dans les couloirs, pour écouter les progrès de la jeune fille. Peu à peu, le père devenait fier d'elle, en raison de la persévérance dont elle faisait preuve. Et lorsqu'elle fut admise dans la classe de virtuosité, ce fut un honneur partagé cette fois par toute la famille.

Le temps passa. Bien sûr, le père de Denise réfléchit à l'utilité de poursuivre une telle dépense, car les frais de scolarité étaient conséquents, alors que Denise, à son avis, pouvait continuer des études classiques, et quasiment gratuites, à l'université. Et puis se contenter de réjouir les oreilles des amateurs qu'on inviterait pour l'écouter.

Quel avenir aurait-elle autrement, sinon celui de professeur de violon, un métier qui ne devait pas être bien lucratif. Pour devenir concertiste, ou pour enseigner dans de grandes écoles de musique, il fallait

préparer des concours. Et les réussir. Ce succès, à de rares exceptions, était réservé aux hommes. Or pour une jeune fille sérieuse, aux yeux du père, il était inenvisageable de vivre dans cet univers presque exclusivement masculin, avec le but de voyager dans le monde, un violon sous le bras !

Mais cet homme, manipulé habilement par son épouse et sa fille, se laissa finalement convaincre. Avec l'ambition secrète d'être récompensé, quand il aurait l'occasion, peut-être, d'inviter ses collègues à un concert donné par Denise...

Celle-ci continua donc ses études musicales, encouragée par ses professeurs, qui voyaient en elle une future violoniste d'orchestre. Un univers de camaraderie mixte, qui ne rassurait pas beaucoup son père.

Tout alla néanmoins pour le mieux pendant un ou deux ans, dans une atmosphère studieuse et aimable, jusqu'au jour où l'école annonça qu'elle serait visitée prochainement par un maître étranger, de renommée internationale : un grand violoniste et compositeur roumain, dont on commençait à parler.

Ce fut alors une effervescence inhabituelle. Le maître en question, épris des valeurs modernes que prônait encore l'Europe dans ces années-là, s'installait pour quelque temps à Paris. Il comptait visiter les conservatoires et écoles de musique, pour s'informer, pour faire connaître sa musique, et apporter en France quelques éléments de son enseignement propre.

Comme beaucoup de Roumains de milieu aisé à cette époque, il parlait couramment le français, et vénérât par-dessus tout l'idéal de liberté que repré-

sentait la France. Dans la période faste où fut créé ce pacte, qu'on appela en 1933 le Pacte de la petite entente, le grand musicien roumain croyait fermement dans cette politique de sécurité collective.

C'est donc ainsi qu'il vint écouter les jeunes musiciens français au travail, dans les diverses institutions parisiennes.